

Jouer à l'adulte

François Ozon, *Jeune et jolie*, France, 2013, 94 min.

Martine Delvaux

Number 306, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delvaux, M. (2015). Review of [Jouer à l'adulte / François Ozon, *Jeune et jolie*, France, 2013, 94 min.] *Liberté*, (306), 62–62.

Jouer à l'adulte

Jeune et jolie, ou la prostitution comme rite de passage.

MARTINE DELVAUX

EN 1980, j'avais douze ans, et le film à voir, c'était la comédie romantique *La boum*, de Claude Pinoteau. En vedette, Sophie Marceau, treize ans, dans le rôle de Vic, qui arrive à Paris, doit s'adapter à l'adolescence et à son nouveau lycée, alors que ses parents traversent une crise. Le film est un succès fulgurant. Et moi, tapie au fond de ma banlieue outaouaise, je le visionne aussi.

C'est *La boum* qu'évoque le dernier film de François

Ozon, *Jeune et jolie*. L'an dernier, lors du Festival de Cannes, les propos du réalisateur en ont fait hurler plus d'une, y compris moi : « C'est un fantasme de beaucoup de femmes, s'était-il permis d'avancer, de se livrer à la prostitution... » Autant les propos du cinéaste étaient choquants, autant son film a quelque chose de banal. La banalité d'un *teen movie*, mais d'un *teen movie* pour adultes consentants.

Le rapport à *La boum* a été pointé par Ozon lui-même. C'est un film qu'il affirme avoir eu en tête pendant l'écriture de *Jeune et jolie* (avec, aussi, *À nos amours* de Maurice Pialat), allant jusqu'à tourner certaines scènes au lycée Henri-IV, dans le très bourgeois 5^e arrondissement de Paris, comme l'avait fait Pinoteau. Il y a d'ailleurs quelque chose de la démarche de Vic dans celle d'Isabelle (Marine Vach), une qualité du mouvement et du regard, un mystère semblable qui se dégage de leurs visages. À l'ouverture du film, sur la plage, Marine Vach a quelque chose de Robin Wright dans un autre film de transgression amoureuse : *Adore*. Plus loin, ses yeux baissés devant son premier client ont quelque chose de la jeune Charlotte Rampling du *Portier de nuit*...

À plusieurs reprises, Ozon joue avec le dédoublement. D'abord dans la scène de défloration : quand Félix, l'amour de

vacances, la pénètre, Isabelle, froide, distante, se dédouble et voit sa propre figure s'éloigner. Puis, par des jeux de miroir où on voit à la fois Isabelle et son reflet (dans les bars et couloirs d'hôtels, les wagons de métro et salles de bain...), il rappelle qu'elle est et aussi n'est pas Léa. Ainsi, la jeune femme se fait dicter quoi faire par un client qui opère comme un metteur en scène : « Sois naturelle ! » L'adolescence apparaît, ici, comme une forme de théâ-

tre, ou un film... C'est d'ailleurs en visionnant des films sur le web qu'Isabelle se « forme », qu'elle apprend les gestes à faire, et qu'elle fera le mieux possible, en bonne élève appliquée et lucide, et sans en jouir.

Activité clandestine, la prostitution d'Isabelle est mise à découvert par la police après qu'un de ses clients est mort d'une crise cardiaque en couchant avec elle. Une série de flashs-back vient illustrer la déposition que fait la jeune femme au poste de police. Proposition d'un homme à la sortie du lycée, reportage à la télé, achat d'un deuxième téléphone... « C'était une expérience, comme ça », dit-elle. Prendre rendez-vous, aller sur internet, imaginer des choses, découvrir l'hôtel... « C'était comme un jeu », dit Isabelle. C'était excitant avant et puis après, mais pas réellement pendant. L'expérience d'avoir « fait la pute » concerne le rôle, le costume, le décor, la mise en scène, les répliques... Ce n'est pas très loin du passage obligé que représente l'adolescence : se laisser prendre au jeu, apprendre ce théâtre qu'est le monde adulte.

C'est ici que le « faire la pute » cède le pas au « faire l'adolescente ». Le film d'Ozon est presque coupé en deux, entre celle qui « fait la pute » et celle qui « fait l'adolescente ». C'est alors que *La boum* apparaît, une scène de fête qui fait le pont avec le film

de Pinoteau et où on voit Isabelle se balader dans ce qui « est » son monde. Pelotage en groupe, *french-kissing* débridé, drogue, beuverie, vomissements... elle regarde le tout avec une curiosité ironique mêlée de tendresse et se laisse aller à cette scène, allant jusqu'à embrasser un jeune homme devant les cadenas du pont des Arts avant de refuser de coucher avec lui : « Pas le premier soir ! » Mais plus tard, Isabelle usera du savoir qu'elle a acquis pour faire jouir son jeune amant... juste avant de rompre avec lui.

Quelque chose résiste, la « pute » demeure. Le film prend fin, ainsi, sur un (faux) recommencement, dont on ne peut pas dire ce qu'il annonce. L'épouse du client décédé (Charlotte Rampling) donne rendez-vous à Isabelle. Elle veut rencontrer celle dans les bras de qui son mari est mort. Isabelle ne lui cachera rien et, de son côté, l'épouse avoue qu'elle aurait elle aussi voulu faire payer les hommes qui voulaient coucher avec elle. Maintenant qu'elle est âgée, dit-elle, ce serait à elle de payer. De fait, elle paiera Isabelle, mais sans que celle-ci n'ait eu à rien faire, ni l'adolescente, ni la pute. Les deux femmes s'allongent tout habillées sur le lit. Quand elle se réveille, Isabelle est seule, et si elle se regarde dans le miroir de la chambre, la caméra ne montre qu'une seule personne à la fois : Isabelle ou son reflet.

Difficile, néanmoins, de conclure à une « guérison ». Ozon n'offre pas de clés : ce n'est ni pour l'argent ni à cause d'un père absent qu'elle voulait faire payer qu'Isabelle s'est prostituée. D'ailleurs, elle faisait payer ses clients parce qu'ainsi, c'était « plus clair ». Mais qu'est-ce qui était clair sinon l'économie dans laquelle Isabelle vit, où il n'y a pas de différence entre « faire » et « ne pas faire » la pute ? On se souvient de l'exclamation de Shoshana, la bonne élève du quatuor de grandes adolescentes dans la télé-série *Girls* : « Tout le monde fait la pute ! » Et est-ce que l'adolescence n'est pas ce moment de la vie où les adultes apprennent aux enfants qu'il faut « faire la pute » pour devenir grands ?

Nombreux sont les critiques qui ont descendu le film d'Ozon, les conneries proférées à Cannes n'ayant rien aidé. Mais *Jeune et jolie* n'est pas un film raté. C'est un *teen movie* qui, contrairement à *La boum*, est destiné aux parents. Ce sont eux qui sont invités à regarder l'adolescente, à la fois effrayés et séduits, dégoûtés et profondément attirés. Ce n'est pas vraiment le petit frère qui regarde sa sœur retirer son haut de bikini à travers les jumelles qui occupent tout l'écran dans la scène qui ouvre le film. Les yeux qui regardent, ce sont les nôtres. Ceux du public, ses véritables clients. **L**